

# L'ÉCRIVAIN (4)

**PUBLIC.**

DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR

**MM. MERVILLE ET DROUINEAU ;**

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE  
THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 10 MAI 1828.



**A BRUXELLES,**

**AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,**

**CHEZ ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.**

—  
1828.

## PERSONNAGES.

## ACTEURS

	DE PARIS. MM.	DE BRUXELLES. MM.
ALEXANDRE FAULIGNY.	DEFRÈNE.	
JULES, son frère.	JEMMA.	
M. DELAUNAI, jeune magis- trat.	ÉDOUARD.	
CHARLES DOURDAN, écri- vain public.	FRÉDÉRIC.	
DOURDAN père, cultivateur.	MOESSARD.	
M. SIMON, maître tailleur.	HÉRET.	
M. LATOUR.	DUCY.	
UN COMMISSIONNAIRE.	HYPOLITE.	
	Mmes	Mmes
Mlle AGATHE, sœur de Fau- ligny et de Jules.	ÉLISE.	
MADAME SURVAL, leur amie.	SAINT-AMANT.	
JULIENNE, nièce de Dourdan père.	JONAS.	
PLUSIEURS DOMESTIQUES.		
AMIS ET CONVIVES DES FAULIGNY, personnages muets.		
VILLAGROIS, GARDES, SOLDATS.		

*La scène se passe à Paris.*

(Le théâtre représente une place sur laquelle est une échoppe avec cette enseigne : *Charles, écrivain public*; il est sept heures du matin; la saison commence à être froide.)

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

# L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES , *mal vêtu , la barbe longue ; il ouvre son bureau , et se met à tailler ses plumes.*

Ououh ! il commence à ne pas faire chaud , l'automne est déjà une assez mauvaise saison , pour les gens qui n'ont pas de quoi se chauffer, ni de quoi se vêtir. Pauvre Charles !.. (*se frappant le front.*) Il y avait pourtant là de quoi arriver à quelque chose ! Du jugement , de la pénétration , de l'adresse peut-être , une certaine aptitude à me mettre en harmonie avec les gens et à deviner ce qui peut leur plaire , de la jeunesse , de l'activité , une figure qui en peut valoir une autre dans l'occasion , à ce qu'il me semble du moins , parce que les opinions sont libres... Et quand je regarde autour de moi , qui vois-je réussir, arriver au faite de la fortune et des honneurs ? de vils coquins , des sots. Ai-je pourtant négligé de frapper à une seule porte ? Depuis que je suis venu de mon village avec les illusions d'un pauvre jeune homme qui n'en sait pas plus long , par quelle filière de condition n'ai-je point passé ? La médecine , le droit... la littérature , imbécile ! Je me suis vu repoussé de partout... Mes ordonnances , comme celles de mes doctes confrères , pouvaient cependant être excellentes... avec la grâce de Dieu. Apprenti

avocat, je minutais à douze francs de rares consultations que mon honnête patron revendait mille écus.... Ma tragédie, ma comédie, mon drame, mon vaudeville n'ont pas même pu parvenir à l'honneur de tomber devant le public... Pauvre Charles!!.. Bah! pas d'inutiles regrets, faisons comme tous ceux qui n'ont rien et qui en engragent, ayons de la philosophie... ça console. (*il soupire.*) Ouf! après tout, je ne suis pas absolument sans ressources... Écrivain public! on est indépendant, on a un joli casuel... On ne mange pas toujours, mais on vit. *Il va se placer à son bureau.*

## SCÈNE II.

CHARLES, SIMON.

SIMON.

Bonjour, Charles.

CHARLES.

Bonjour, M. Simon; vous voilà de bonne heure par ici?

SIMON.

Oui, mon ami, je viens vous apporter de l'ouvrage, un petit brouillon de mémoire à transcrire; mais dépêchez-vous, car nous partons trois ou quatre amis et moi pour ma terre.

CHARLES.

Votre terre, M. Simon!

SIMON.

Eh! oui, ma maison de campagne; v'là le temps de la chasse, et nous y allons.

CHARLES.

Vive l'industrie pour faire fortune!

SIMON.

Ah dame! dans not' état surtout... Les tailleurs de Paris, mon ami...

CHARLES.

Classe bien recommandable!

SIMON.

Que je vous montre comment faut me tirer ce mémoire-là au clair... J'ai des raisons pour ne pas le faire transcrire chez moi... d'abord, vous prendrez du papier...

CHARLES.

Puis une plume et de l'encre.

SIMON.

C'est ça; puis vous me tirez là une ligne sur le bord pour les totaux; faites bien attention, il y a dans tout ça plusieurs artiques qu'il ne faut pas écrire tout-à-fait comme ils sont; tenez, ici, par exemple: « Four-nitures, cinq francs, total, dix francs. » Vous ne mettez pas les cinq francs, parce qu'ils ne sont là que pour me rendre compte à moi...

CHARLES.

Et les dix francs pour rendre compte à la pratique; c'est entendu.

SIMON.

C'est que, voyez-vous, il faut de l'ordre.

CHARLES.

Et de la probité.

SIMON.

Vous en trouverez pas mal comme ça, et vous ferez de même partout.

CHARLES.

Soyez tranquille.

SIMON.

Soignez-moi ça et vous n'aurez pas à vous plaindre; je sais récompenser le talent. Adieu, mon cher.

CHARLES.

Votre très-humble serviteur. (*de regardant sortir.*)  
Voilà où j'aime la fortune : au moins elle reçoit un  
beau démenti. Quelquefois ils ont des formes, une sorte  
d'éducation... alors ça fait mal.

## SCÈNE III.

CHARLES, ALEXANDRE FAULIGNY.

ALEXANDRE.

*Charles, écrivain public.* Voilà mon affaire... Per-  
sonne ne me voit, mes gens sont restés à ma voiture,  
avançons... (*à Charles.*) Mon ami...

CHARLES, *se levant et ôtant son chapeau.*

Monsieur...

ALEXANDRE, *le faisant rasseoir.*

Remettez-vous ; point de cérémonie. Écrivez ce que  
je vais vous dicter. (*il dicte lentement.*) « Monsieur  
« Mazerol est prié de se trouver ce soir... »

CHARLES.

Ce soir.

ALEXANDRE, *continuant.*

« Chez M. Robert, homme d'affaires, rue Sainte-  
« Hyacinthe, n° 104, entre neuf et dix heures ; ces  
« Messieurs y seront. M. Mazerol est aussi prié de se  
« munir de l'acte en question.

« Paris, ce 24 septembre 18... »

Pliez et mettez l'adresse :

« M. Mazerol, hôtel d'Haïti, rue d'Antin. »

CHARLES, *qui a cacheté le billet.*

Voilà, Monsieur.

ALEXANDRE.

Ce n'est pas tout, mon enfant. (*lui remettant un*

*papier qu'il tire de sa poche et qu'il déplie avec précaution.*) Copiez ceci.

CHARLES, *lisant et copiant.*

« Mon cher hôte, obligé de partir précipitamment  
« pour une affaire imprévue, je n'ai pas même le temps  
« de retourner chez vous pour emballer mes effets, re-  
« mettez-les, je vous prie, au porteur de ce billet, qui  
« est mon homme de confiance, et qui sait où me les  
« faire tenir; il a ordre d'acquitter mes dépenses, je  
« vous salue. » C'est fini.

ALEXANDRE.

Mettez le nom : Mazerol.

CHARLES.

Comment, Monsieur?..

ALEXANDRE.

Le nom seul.

CHARLES, *après avoir écrit sans répondre.*  
Paris, ce...

ALEXANDRE.

25 septembre.

CHARLES.

C'est aujourd'hui le 24.

ALEXANDRE.

Mettez le 25.

CHARLES, *pliant le billet.*

Ah!

ALEXANDRE, *dictant l'adresse.*

« Monsieur Latour, maître de l'hôtel d'Haïti...

CHARLES, *achevant.*

« Rue d'Antin. »

ALEXANDRE, *tirant sa bourse.*

Oui... Ceci n'a pas l'importance que vous pourriez imaginer...

CHARLES.

Je n'imagine jamais rien, Monsieur; je connais les devoirs de mon état.

## L'ÉCRIVAIN PUBLIC,

ALEXANDRE.

Avez-vous quelqu'un qui puisse me porter cette lettre?

CHARLES.

Oui, Monsieur, le commissionnaire du coin.

ALEXANDRE.

Ayez la bonté de l'appeler.

CHARLES, *l'appelant.*

Eh! Gaspard!

GASPARD.

Plaît-il, M. Charles?

ALEXANDRE, *à Charles.*

Remettez-lui cette lettre et ceci.

*Il lui donne une pièce d'argent et une des deux lettres,  
et met l'autre dans sa poche.*

CHARLES.

Tiens, voilà pour toi; porte cette lettre à son adresse.

GASPARD, *regardant la suscription de la lettre.*

Ah! ah!... son adresse.

CHARLES.

Qu'est-ce que tu regardes?

GASPARD.

Je regarde... que je ne sais pas lire... il me sera peut-être difficile... mais je demanderai.

CHARLES.

Nigaud, je vais te la lire; M. Mazerol, entends-tu, Mazerol?

GASPARD.

Bon.

CHARLES.

Hôtel d'Haïti.

GASPARD.

Bon.

CHARLES.

Rue d'Antin.



GASPARD.

Rue d'Antin, hôtel d'Haïti, je la connais, moi, cet hôtel-là; il y a une porte, et même une borne auprès.

CHARLES.

C'est ça; lorsqu'on est intelligent...

GASPARD.

Ce serait de beaux cris, si nous n'étions pas intelligents, nous autres; il faut que nous le soyons par force.

CHARLES.

Allons, va.

GASPARD, *allant et revenant.*

Si y veulent me payer, qu'est-ce que je dirai?

CHARLES.

Tu ne diras rien, tu prendras.

GASPARD.

Bon; j'y suis en un clin-d'œil de temps. *Il sort.*

ALEXANDRE.

Maintenant, je compte que vous serez discret; et si le hasard venait à m'offrir à vous...

CHARLES.

Je ne vous ai jamais vu.

## SCÈNE IV.

CHARLES, puis SIMON.

CHARLES.

De l'or! de l'or pour si peu de chose! cet homme a beau dire, il a quelque intention coupable.

*Il réfléchit.*SIMON, *entrant.*

Eh quoi! est-ce que vous faites aussi des écritures pour M. de Fauligny?

CHARLES.

Qui? M. de Fauligny?

SIMON.

Ce Monsieur qui monte là en voiture, au bout de la rue.

CHARLES.

En voiture?... (*Il court voir.*) Des laquais! une livrée! (*à Simon.*) Vous le connaissez?

SIMON.

C'est le frère de la pratique... que je vous ai apporté son mémoire, M. Jules.

CHARLES.

Et qu'est-ce qu'il est?

SIMON.

Un homme très comme il faut, un hypocrite... dont je ne m'y fierais pas, par parenthèse.

CHARLES.

Hypocrite! n'a-t-il pas d'autre profession que celle-là?...

SIMON.

Il est riche, mais il va l'être bien davantage encore; l'eau va toujours à la rivière. Est-ce qu'ils ne viennent pas d'avoir le bonheur de perdre un parent, un vieux Crésus... leur père, je crois... Ça arrive à temps pour M. Jules, qui a déjà mangé sa légitime... Quelle pratique pour un tailleur, si ça payait! car, même en ne payant pas, on fait encore tout doucement ses affaires avec lui, rien que par les à-comptes.

CHARLES.

Oui, ça aide à avoir des maisons de campagne... Où demeure-t-il, ce brave homme-là?

SIMON.

M. Jules?

CHARLES.

Non, l'autre ?

SIMON.

Rue Verte, faubourg Saint-Honoré, je pense. Mais mon mémoire doit être prêt, donnez-le moi.

CHARLES.

Je porterai cela demain matin chez vous ; je n'ai pas eu le temps...

SIMON.

Ah ! ne me faites pas attendre ; je suis une de vos pratiques les plus conséquentes ; il faut avoir des égards... Adieu.

## SCÈNE V.

CHARLES, *seul, marchant avec agitation.*

Il y a une intrigue là-dessous... une succession... des lettres anonymes... de faux avis... oh ! si je pouvais une fois m'initier dans les secrets d'une maison riche ! cela a fait la fortune de plus d'un... Classons, classons nos idées... (*tirant de sa poche un vieux portefeuille et un crayon.*) Prenons les adresses, d'abord, parce que cela s'oublie... (*il écrit.*) « Mazerol, hôtel d'Haïti, rue... » Gaspard y est allé, il me le dira... celui-ci, porteur d'un acte important, selon toutes les apparences... l'homme d'affaires... j'oublie son nom... Ah ! (*il écrit.*) « Robert, rue Sainte-Hyacinthe, n° 104... » Mais ce n'est pas lui qui donne rendez-vous à ce Mazerol, c'est Alexandre Fauligny ; écrivons toujours l'adresse de celui-là. « Rue Verte. » Elle n'est pas longue, je chercherai... Ce Mazerol est-il leur complice dans quelque friponnerie ? est-il leur dupe ?... Il paraît que l'un des deux frères est dissipé ; machinerait-on quelque chose à son préjudice, relativement

à cette succession? cela s'est vu!... Ma tête fermente, je me croyais plus fort... (*il verse un verre d'eau qu'il boit.*) Calmons-nous un peu!

*Il se couvre le visage de ses mains et demeure immobile.*

## SCÈNE VI.

CHARLES, DELAUNAI, puis peu après M<sup>lle</sup>  
AGATHE, suivie d'une femme-de-chambre.

DELAUNAI, comme épiant quelqu'un.

Elle doit être dans ce magasin... elle tarde bien à sortir! Il est fâcheux d'être réduit à épier les pas d'une femme qu'on aime, pour obtenir en passant, un regard... Ces messieurs Fauligny n'accueillent pas ma recherche comme ils le devraient... Ah! la voilà. (*il court au-devant de mademoiselle Agathe.*) C'est vous, Mademoiselle?

AGATHE.

Ah! M. Delaunai, je suis bien aise de vous rencontrer.

DELAUNAI.

Vous ne croyez pas que le hasard seul m'ait conduit ici?

AGATHE.

Vous avez reçu le billet de mon frère Jules?

*Ce nom rend Charles attentif.*

DELAUNAI.

Oui, M. de Fauligny m'a fait l'honneur de m'inviter à sa réunion.

CHARLES.

Fauligny! Jules!...

AGATHE.

On dansera.

DELAUNAI.

Si j'avais le bonheur d'y être un peu autorisé par vous, je profiterais de l'occasion, et je m'expliquerais franchement sur mes espérances avec Messieurs vos frères.

CHARLES, *à part.*

Serait-ce un amant!...

*En écoutant Agathe et Delaunai il écrit sur son portefeuille.*

AGATHE.

Je vous y autoriserais, vous connaissez mes sentimens; mais attendez, une occasion plus favorable se présentera: M. Mazerol, l'ami de mon pauvre père, est arrivé, il est dépositaire de ses dernières volontés; je ne le connais pas, mes frères et moi ne l'avons jamais vu, mais...

DELAUNAI.

Madame de Surval l'a connu à l'époque de son départ pour les îles; elle m'en parlait dernièrement encore; il était très jeune alors.

AGATHE.

Enfant.

CHARLES, *à part.*

Ah! ah!

AGATHE.

Nous aurons incessamment sa visite, ce soir peut-être. Enfin, quand il se présentera, il sera bien reçu... Mais ne me retenez pas plus long-temps, je vous en prie.

DELAUNAI, *la salue.*

A ce soir.

*Ils sortent de différens côtés.*

L'ÉCRIVAIN PUBLIC,  
SCÈNE VII.

CHARLES, *s'élançant sur le milieu du théâtre.*

Oui, à ce soir ! je vois très bien que je me trompais tout-à-l'heure... La fortune me tend la main, c'est évident... Mazerol est dépositaire des dernières volontés de Fauligny père, voilà l'origine de cette intrigue dont je tiendrai bientôt tous les fils... Jules Fauligny, dont je saurai l'adresse chez Alexandre, donne un bal ce soir ; mais à neuf heures, il sera rue Sainte-Hyacinthe, n° 104, chez l'homme d'affaires Robert... A neuf heures et demie on peut s'y présenter... il faut un costume décent... j'ai de l'or ; un nom... le mien ou un autre.

SCÈNE VIII.

CHARLES, GASPARD.

GASPARD, *rencontrant Charles qui va sortir.*

La commission est faite.

CHARLES, *revenant.*

Tu as remis ta lettre ?

GASPARD.

Oui, oui.

CHARLES.

En mains propres.

GASPARD.

Certainement, en mains propres... je l'ai donnée à l'aubergiste, à M. Latour... A-t-il des yeux, cet homme-là !...

CHARLES.

Allons, pauvre diable, cesse d'accuser le sort, il t'offre une occasion, et si tu sais vouloir, ta fortune est faite.

*Il jette sa casquette, et sort.*

GASPARD, *la ramassant.*

Qu'est-ce qu'il lui prend donc, à lui; mais elle est bonne, cette casquette. *Il la met sur sa tête.*

## SCÈNE IX.

GASPARD, puis DOURDAN père, et JULIENNE.

DOURDAN PÈRE, à *Julienne.*

*Charles!* ça doit être là.

JULIENNE, *apercevant Gaspard.*

Voilà un Monsieur qui nous le dira peut-être...

DOURDAN PÈRE.

Voyons.

GASPARD, à *part.*

Voilà des paysans qui n'ont pas l'air d'être d'ici.

DOURDAN PÈRE.

Monsieur!

GASPARD, *se donnant un air dégagé.*

Eh bien! quoi, mes bonnes gens?

DOURDAN PÈRE.

Est-ce que ce serait là par hasard la demeure de Charles Dourdan?

GASPARD.

Charles Dourdan; non, c'est Charles, l'écrivain public, qui écrit pour le monde.

DOURDAN PÈRE, à *Julienne.*

Ce doit être lui, mon enfant.

GASPARD.

Vous venez de loin, à ce qu'il paraît?

JULIENNE.

Oui, de cent vingt lieues.

GASPARD.

Par les Accélérés?

DOURDAN PÈRE.

A pied.

GASPARD.

Je crois que par les Accélérés vous auriez été plus vite ; c'est une bêtise qu'ils ont fait là... Cent vingt lieues ! est-il possible qu'il y ait des pays si loin... vous devez avoir des bêtes féroces par là... c'est donc du côté de la mer ?

DOURDAN PÈRE.

Oui, près de la Rochelle.

GASPARD.

C'est ce que je disais, faut qu' ça soit du côté d' la mer, pour être si loin.

JULIENNE.

Et vous ne savez pas à quelle heure ce monsieur écrivain reviendra ?

GASPARD.

Il a fermé sa boutique, et ordinairement quand il ferme sa boutique, il ne revient pas... mais d'un autre côté, il est encore de bonne heure, il pourrait se faire qui reviendrait, car...

DOURDAN PÈRE.

Eh bien ! ma pauvre Julienne, retournons à l'auberge.

JULIENNE.

Nous ferions peut-être mieux de l'attendre : quand on apporte de bonnes nouvelles...

GASPARD.

Ah ! vous lui apportez des bonnes nouvelles ?

JULIENNE.

Oui, un héritage...

GASPARD.

Un héritage !

DOURDAN PÈRE.

Que nous venons partager avec lui.



GASPARD, à part.

Il est bien heureux, celui-là ! s'ils voulaient partager avec moi... Elle est bien, c'te paysanne-là, pour une fille de campagne. (*haut.*) S'il ne revenait pas, par hasard...

JULIENNE.

Oh ! il reviendra, nous saurons bien le rejoindre. Si vous le voyez avant nous, dites-lui que c'est Julienne et son père qui sont venus pour le voir.

GASPARD.

Je lui dirai. Il vous connaît, comme ça ?

JULIENNE.

Oh oui ! et il sera bien aise de nous embrasser.

GASPARD, à part.

Je crois bien ! pas le vieux père, mais...

DOURDAN PÈRE, à Julienne.

Viens, mon enfant ; vois-tu, cela me paraît de mauvais augure ; fermer son bureau de si bonne heure... ah ! je le connais... viens, j'ai bien peur qu'il ne soit pas corrigé.

JULIENNE.

Pourquoi désespérer comme ça ? il est peut-être sorti pour affaire, il n'a personne pour garder la maison en son absence, il n'est pas méchant, il a même bon cœur, nous l'emmènerons avec nous ; il oubliera toute cette perte de Paris ! oh ! vous verrez comme nous aurons soin de vous, comme nous vous aimerons.

DOURDAN PÈRE.

Viens, ma chère enfant, si mon fils t'eût mieux connue, il ne nous aurait pas quittés.

## SCÈNE X.

GASPARD, *seul.*

Ça m'a l'air de bonnes gens, je ferai leur commission... *gratis*. Quand Charles viendra je lui dirai... à moins que je ne sois pas là... Mais si j'y suis, je lui dirai que Julienne est venue avec son père et... qu'il y a une succession à partager. Diable! j'ai oublié de demander au père comment il s'appelait. Oh! ça doit être Julien, puisque sa fille s'appelle Julienne. Oui, c'est ça, le père Julien et sa fille.

## SCÈNE XI.

GASPARD, CHARLES, *mis très-élégamment.*CHARLES, *entrant.*

Ah!... ah!... voilà! On peut se présenter partout avec une tenue comme celle-ci... La belle invention que ces piliers des halles! Quand on sait se mettre au-dessus du préjugé, on s'y procure les jouissances d'un luxe économique.

GASPARD, *l'observant.*

Est-ce que j'ai la berlué moi donc, par parenthèse...

CHARLES.

Oui, oui, j'ai tous mes renseignemens, mon plan est formé; je suis Monsieur Mazerol.

GASPARD.

Monsieur Mazerol! ah! c'est Charles Mazerol. Alors, qu'est-ce que disaient les autres?... Faut qu'il ait déjà eu sa part de la succession... (*il s'avance.*) Monsieur Charles.

CHARLES.

Ah! c'est toi. (*il entre dans son échoppe et prend*

*des papiers.*) Il ne faut pas laisser là ces papiers. Qui sait ce qui peut arriver ?

GASPARD.

Monsieur Charles... écoutez-moi donc.

CHARLES, *impatiente.*

Encore !

GASPARD.

Certainement encore, puisque je n'ai encore rien dit.

CHARLES.

Eh bien !

GASPARD.

Il sort d'ici des gens qui vous ont demandé.

CHARLES.

Quels gens ?

GASPARD.

Une vieille fille et un jeune homme. Non, un jeune... Oh ! diable ! je m'embrouille... Enfin, le père Julien et sa fille.

CHARLES.

Eh ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?

GASPARD.

Un moment ! ils viennent partager un héritage.

CHARLES.

Quel rapport cela peut-il avoir avec moi ?

GASPARD.

S'il n'y a pas de rapport... c'est différent. (*à part.*) Ces paysans parlaient d'un autre Charles ! c'est si bête des paysans.

CHARLES, *à part.*

Présentons-nous donc hardiment chez M. Jules Fauligny ; j'ai son adresse, et je sais que les portes s'ouvriront au nom de Mazerol... Je donne ici beaucoup au hasard : je veux connaître à fond cette affaire mystérieuse, et je serai là à la source... une fois maître de

leurs secrets... mes bons amis, je vous mènerai plus loin que vous ne pensez.

*Il se promène avec agitation; Gaspard étonné, suit tous ses mouvemens.*

J'ai hâte de me trouver dans ce grand monde, je n'y serai nullement déplacé, j'en prendrai bien vite les manières. Et cette jeune demoiselle! ah! Mais il me reste trois pièces d'or. (*il les tire de sa poche.*) Celle-ci va me procurer un bon dîner chez Véfour; les deux autres seront négligemment jetées sur une table d'écarté, où elles deviendront ce qu'il plaira au ciel... (*à Gaspard.*) Allons, un fiacre!

GASPARD, étonné,

Un fiacre! (*à part.*) C'est ça, il hérite.

CHARLES.

Oui, et le plus élégant qui se trouve sur la place.

GASPARD.

Justement en voilà un magnifique!.. cocher! cocher! dieu! les beaux chevaux, un noir et un gris...

CHARLES.

C'est ça, le grand genre. (*faisant claquer ses doigts.*) Allons! pauvres piétons, je vais vous éclabousser à mon tour.

GASPARD, le suivant.

Et moi aussi... je vas monter derrière.

CHARLES, se tournant vers lui avec enthousiasme.

Ah!!!

GASPARD, l'imitant.

Ah!!!

*Ils sortent vivement.*

*Le théâtre change, et représente un salon richement éclairé; dans les pièces voisines, on entend des airs de danse.*

## SCÈNE XII.

JULES ET ALEXANDRE FAULIGNY.

ALEXANDRE.

Bientôt neuf heures , voici le moment , venez .

JULES , *troublé.*

Quoi ! déjà !

ALEXANDRE. \*

Eh oui !

JULES.

Je crains...

ALEXANDRE.

Quoi ! toutes nos mesures ne sont-elles pas bien prises ? il est impossible que dans cette foule on remarque notre absence , qui d'ailleurs ne sera pas longue ; c'est dans cette intention que je vous ai engagé à donner ici ce bal , et en cas de malheur , l'alibi est tout prouvé.

JULES.

L'alibi !

ALEXANDRE.

Nous sortons par la petite porte du jardin , vous savez qu'une voiture , que personne ne nous connaît , va nous transporter rapidement à la maison du faux Robert.

JULES , *l'écoutant.*

Oui !

ALEXANDRE.

Qui vous arrête ?

JULES.

Alexandre !.. entendez-vous ?..

ALEXANDRE.

Quoi ?

JULES.

Cette musique ! elle invite au plaisir ; une jeunesse qui s'y livre sans remords , et nous nous y dérobons pour aller...

ALEXANDRE.

Chut !.. on approche... être faible... venez donc.  
*Il l'entraîne.*

## SCÈNE XIII.

AGATHE , DELAUNAY , MADAME DE SURVAL , DANSEURS.

AGATHE.

Approchez , Messieurs et Mesdames , il y a tant de monde dans ces salons !.. vous serez ici plus à votre aise.

ON DANSE.

UN DOMESTIQUE , *annonçant après les contredanses.*  
M. de Mazerol.

*Tout le monde se lève et va au-devant de lui :*

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES , CHARLES.

MADAME SURVAL.

Que nous sommes aises de vous voir , Monsieur ! nous vous attendions avec une bien grande impatience.

CHARLES.

Madame , j'étais aussi bien pressé... (*après avoir salué Agathe , à part.*) Plus je la regarde... n'allons point faire de sottises. (*haut.*) Veuillez me présenter à messieurs de Fauligny.

MADAME SURVAL.

Ils doivent être dans les appartemens ; ils étaient là il y a quelques instans encore.

*Une pendule sonne neuf heures.*

CHARLES, à part.

Neuf heures ! je sais où ils sont !

MADAME SURVAL.

Voyez, ma chère enfant ; si par hasard ils étaient absens ; allez, remplaçons-les auprès de la société, faisons les honneurs. (*elle s'apprête à sortir, et la présente.*) Mademoiselle Agathe.

CHARLES, étonné et saluant.

Ah ! mademoiselle Agathe....

MADAME SURVAL.

Oui, mademoiselle Agathe de Fauligny.

CHARLES.

La sœur...

MADAME SURVAL, souriant.

De ses frères...

AGATHE.

Ah ! Monsieur, avec quelle émotion je vous vois, vous qui avez reçu les derniers soupirs de mon père.

CHARLES.

Hélas ! Mademoiselle. (*à part, en mettant son mouchoir sur ses yeux.*) Encore quelque chose d'accroché ! (*haut.*) Mais je sais où reporter toute l'affection que j'avais pour lui. *Il lui serre les mains.*

DELAUNAI, à part.

Il prend bien vite des libertés, ce Monsieur.

*Il donne la main à Agathe.*

## SCÈNE XV.

MADAME SURVAL , CHARLES.

MADAME SURVAL.

Je n'ai que peu d'instans à vous donner, mon cher Mazerol : nous nous reverrons ; mais il est bon que vous soyez sommairement prévenu de certaines choses.

CHARLES , *avec empressement.*

Assurément... une heureuse idée que vous avez là... eh bien !

MADAME SURVAL.

Vous devinez qui je suis d'abord.

CHARLES , *embarrassé.*

Je devine... fort bien... à peu près... autant que je le puis dans ma position.

MADAME SURVAL.

Oui , quand on vient d'Amérique...

CHARLES.

Ah dame ! sûrement , j'ai vu tant de choses dans ce pays-là...

MADAME SURVAL.

Je crois bien , depuis vingt-cinq ans que vous y êtes.

CHARLES.

Vingt-cinq ans , ce n'est pas un jour ; j'étais bien jeune quand je suis parti.

MADAME SURVAL.

Tout petit enfant.

CHARLES.

J'ai bien changé depuis ce temps-là.

MADAME SURVAL.

Certes , je ne vous aurais pas reconnu.



CHARLES.

Moi non plus, parole d'honneur... Enfin, voyons donc ce que vous voulez me dire.

MADAME SURVAL.

Le voici : Ils se sont déjà partagés la succession, et la nouvelle de votre arrivée a été pour eux un coup de foudre. Vous n'auriez pas dû leur écrire.

CHARLES.

Certainement... Vous avez parfaitement raison ; mais vous entendez que je n'ai pas voulu tomber comme une bombe...

MADAME SURVAL.

Croiriez-vous qu'ils voulaient dépouiller la pauvre Agathe ?...

CHARLES.

Mademoiselle Agathe ! Ah ! ça ne sera pas... Je vous jure que je ne souffrirai pas...

MADAME SURVAL.

On dit que vous apportez un testament ?

CHARLES.

Ah ! on dit cela ?

MADAME SURVAL.

Est-il favorable à Agathe ?

CHARLES.

Ne m'interrogez pas, je vous prie.

MADAME SURVAL.

Oui, de la discrétion... mais moi, l'amie intime de la famille...

CHARLES.

Vraiment je suis désespéré de vous refuser... mais je ne puis...

MADAME SURVAL.

Je n'insiste plus, je vous laisse. Il faut que j'aie donné un coup-d'œil là-dedans...

CHARLES.

Un mot, s'il vous plaît. Quel est donc ce jeune homme que je vois si empressé auprès de mademoiselle Agathe?

MADAME SURVAL.

Monsieur Ernest Delaunai, jeune magistrat, appartenant à une famille très honorable, mais dont malheureusement la fortune n'égale pas le mérite.

CHARLES.

Il n'y a mérite qui tienne, ce mariage là ne peut pas avoir lieu, je m'y oppose de toutes mes forces. Elle n'épousera qu'un homme riche; je connais les volontés de son père, et certes, je n'aurai pas fait deux mille lieues pour la donner à un homme qui n'a rien; j'ai quelque chose de mieux à lui proposer.

MADAME SURVAL.

Vous!

CHARLES.

Moi!... Mais nous reparlerons de cela... Vous sortez, que je ne vous retienne pas.

MADAME SURVAL, *sortant*.

Vous ne sauriez vous imaginer combien je suis charmée de vous revoir! (*en le regardant*.) Tout le portrait de son pauvre père.

## SCÈNE XVI.

CHARLES, *seul, riant*.

Ah! je ressemble à mon père, c'est heureux... Voilà donc le mystère dévoilé!... C'est une jeune fille, enfant naturel, dont on veut ravir le bien au moment qu'un testament de son père lui rend à la fois une grande fortune et son nom! Mais, l'homme qui apporte le testament, ce Mazerol, dont je prends ici le nom, est-ce

un fripon qu'on veut séduire? est-ce un honnête homme dont on voudrait se défaire?... Oh! j'ai trop songé à moi dans tout ceci! c'est là ce qu'avant tout j'aurais dû deviner!... Mais peut-être, il en est temps encore; si je pouvais empêcher un crime!... je sais où est le rendez-vous... courons... Il est trop tard!... ce sont eux!... Comme ils sont pâles!...

*Il se cache derrière une Psyché.*

## SCÈNE XVII.

CHARLES, *caché*, JULES ET ALEXANDRE  
FAULIGNY.

ALEXANDRE, *regardant dans les pièces voisines.*  
Je ne pense pas qu'on ait remarqué notre absence.

JULES, *de même.*

Le croyez-vous?

JULES, *regardant ses habits et ceux de son frère.*

Vous n'apercevez aucune trace?...

ALEXANDRE.

Eh! non, rien. (*Jules va devant la Psyché comme pour s'assurer de ce que lui dit Alexandre, il s'examine. Alexandre, le ramenant.*) Rien, rien, vous dis-je... Quelle faiblesse! reprenez vos sens... vous voulez donc nous perdre?...

JULES.

Quelle ame avez-vous si vous ne vous sentez pas troublé!.....

ALEXANDRE.

N'oubliez pas ce qu'il nous reste à faire.

JULES.

Non!

ALEXANDRE.

Demain...

CHARLES, *caché.*

Demain!...

ALEXANDRE.

De grand matin, vous irez... sur la place de l'Hôtel-de-ville...

JULES, *frémissant.*

Non, je n'irai pas!...

ALEXANDRE.

Eh bien! vous m'attendrez. Aussi bien ne m'en ferais-je pas à vous; c'est moi qui choisirai ce maçon, et j'aurai soin...

*Mouvement de Charles; il s'esquive et gagne la fond du théâtre. Jules l'aperçoit!*

JULES.

Quelqu'un!... Monsieur!!!

CHARLES, *saluant.*

Messieurs, j'ai bien l'honneur... ne vous dérangez pas.

JULES, *bas.*

Le connaissez-vous?

ALEXANDRE.

Non!

JULES, *arrêtant Charles.*

Monsieur, vous sêtez?

CHARLES.

Oui, Messieurs, une affaire que je me rappelle...

ALEXANDRE, *à part.*Aurait-il entendu?... (*lui prenant l'autre main.*)  
Monsieur, puis-je savoir à qui nous avons l'honneur de parler?CHARLES, *se dégageant.*

Messieurs...

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MADAME SURVAL, DELAUNAI,  
AGATHE, INVITÉS, DÂMES.

MADAME SURVAL, à *Jules et Alexandre*.

Ah! Monsieur Mazerol...

JULES ET ALEXANDRE, *épouvantés*.

Monsieur Mazerol!...

MADAME SURVAL, à *Charles*.

Je vous cherchais, mais vous êtes avec Messieurs  
de Fauligny...

CHARLES.

Ah!... Messieurs, j'aurai l'avantage de vous saluer...

JULES.

Vous partez!

CHARLES.

Nous nous reverrons demain.

*Charles s'éloigne; tout le monde est étonné; Jules et  
Alexandre restent frappés.*

FIN DU PREMIER ACTE.

●●●●●●●●●●

## SECOND ACTE.

---

*Le Théâtre représente l'intérieur d'une citerne ; on voit au-dessus une cour praticable. On descend dans la citerne par une échelle.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

**JULES**, *seul, vêtu en homme du peuple, un corps enveloppé d'un manteau gît auprès de lui.*

Il tarde bien!... Serions-nous découverts?... horrible situation que la mienne? placé entre l'inquiétude qui me dévore, inquiétude trop justifiée, peut-être, par l'apparition de cet inconnu qui a osé prendre le nom de Mazerol, et cet objet... (*regardant le corps.*) Ah! mon frère! mon frère! sans toi mes mains ne seraient pas trempées dans le sang!... Il ne vient pas!... son absence m'effraie... Hier encore, nous croyions toutes nos précautions bien prises... cette maison louée sous un nom supposé, dans un quartier où personne ne nous connaît, où nous n'avons paru que la nuit et déguisés, cette citerne desséchée sous prétexte de réparation, et qui devait si bien cacher notre victime; ce malheureux si habilement attiré dans le piège, cet ouvrier qui va être conduit ici par des moyens si profondément calculés; il nous semblait que la prudence

humaine ne pouvait pas aller plus loin... eh bien ! je vois maintenant mille circonstances oubliées, dont une seule suffit pour nous perdre... (*Il jette un regard vers le corps.*) Il a fait un mouvement, je crois... (*Il va pour le soulever.*) Non, c'en est fait ! (*Il s'appuie avec désespoir contre l'échelle.*) Le bruit de la voiture... (*une voiture entre dans la cour ; Charles, en maçon, avec ses outils et les yeux bandés, et Alexandre, en descendant.*) Ce sont eux !...

## SCÈNE II.

JULES, ALEXANDRE ET CHARLES, descendant par l'échelle.

ALEXANDRE.

Pose le pied là... une échelle... bien ! continue... suis-moi. (*quand ils sont en bas.*) Nous y voilà. (*à son frère, bas et rapidement.*) Le hasard nous a servi à merveille ; il est presque imbécile ! (*à Charles, après lui avoir enlevé son bandeau.*) Tu peux voir maintenant.

CHARLES.

Ah ! une citerne. *Il se tourne du côté du corps.*

ALEXANDRE, l'empêchant.

A ton ouvrage ; lève cette pierre.

CHARLES.

Hein ?

ALEXANDRE.

Lève cette pierre.

CHARLES.

Ah ! enlever c'te dalle ? Vous aviez commencé la lesogne. *Il se met à l'ouvrage.*

JULES, bas à Alexandre.

Votre absence m'avait inquiété.

CHARLES , *à part.*

Je vois que je ne suis point trompé.

ALEXANDRE.

Aidons-le.

CHARLES.

Vous ! m'aider ? Ah ! ah ! vous n'êtes pas de l'état, ça s' voit tout de suite. (*à Jules.*) Vous tremblez , vous ? il fait froid ici...

ALEXANDRE.

Creuse à présent.

CHARLES.

Ah ! creuser ? (*à part.*) Je comprends leur dessein !

ALEXANDRE.

Oui , creusé.

CHARLES , *chantant.*AIR : *Du Maréchal de Saxe.*

Des quatre parties du monde ,

Venez voir les attentats

Des coupables scélérats ;

Non , sur la terre et sur l'onde ,

Depuis qu'il y a un soleil

On n'a rien vu de pareil.

JULES , *bas.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ALEXANDRE , *de même.*

Laissez-le. (*haut.*) Allons, hâte-toi, jette cette chaux, et l'eau par dessus.

CHARLES.

Oui , mon bourgeois.

*Il chante.*

Quels assassins sanguinaires

Nous avons fait sans effroi !

Nous sommes des gens sans foi ,

Des ingrats , des téméraires ;

L'innocent sentit nos coups ,

Dont son sang jaillit sur nous.



JULES, *mettant la main sous sa redingote.*  
Je vais faire taire ce misérable !

ALEXANDRE, *l'arrêtant.*

Eh ! calmez-vous ! cela ne nous regarde pas !

CHARLES, *à part et la main sous sa veste.*

Je suis en état de leur répondre. *Il chante.*

Mais, Messieurs de la justice,  
Apprenant...

ALEXANDRE.

Fais-toi !

CHARLES.

Hein!...

ALEXANDRE.

Vous voyez qu'il n'a pas d'intention...

CHARLES, *fredonne encore entre ses dents.*

La la la la... V'là qu'est fait, not' bourgeois.

ALEXANDRE.

Laisse-toi remettre ce bandeau sur les yeux.

CHARLES.

Mais faudra-t-il pas replacer c'te dalle, quand vous aurez mis là-dedans les choses que...

ALEXANDRE.

Oui, mais en attendant, obéis et silence.

CHARLES.

Ah!

*On lui bande les yeux.*

ALEXANDRE.

Allons, pressons-nous.

*Jules prend en frémissant un coin du manteau et Alexandre l'autre.*

CHANGEMENT.

*Une galerie de tableaux.*

## SCÈNE III.

AGATHE, DELAUNAI.

AGATHE.

Qu'avez-vous donc de si mystérieux à m'apprendre ?

DELAUNAI.

Commencez par me dire si M. Mazerol est ici ?

AGATHE.

Mais non. Vous avez été témoin de la manière étrange dont il nous a quittés hier au soir ; nous ne l'avons pas revu.

DELAUNAI.

Je m'y perds. Notre dernier espoir nous serait-il enlevé ?

AGATHE.

Expliquez-vous.

DELAUNAI.

Vous savez combien Messieurs vos frères me sont peu favorables ; dans mon inquiétude j'allais implorer la protection de M. Mazerol : je me présente à son hôtel...

AGATHE.

Eh bien ?

DELAUNAI.

M. Latour, son hôte, m'a déclaré qu'il est parti hier au soir, et qu'un homme, envoyé par lui avec une lettre, est venu prendre ses effets.

AGATHE.

Vous m'étonnez ! Comment ? s'éloigner sans nous faire connaître le testament et les dernières volontés de mon père ?

DELAUNAI.

Il reviendra sans doute ; mais cette nouvelle n'en est pas moins surprenante.



## SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME SURVAL, puis GASPARD.

AGATHE.

Ah! Madame, concevez-vous quelque chose à ce qui arrive? On dit que M. Mazerol a quitté son hôtel, et que...

MADAME SURVAL.

Il vient demeurer ici.

AGATHE.

Ah!

DELAUNAI.

Qui vous l'a dit?

MADAME SURVAL.

Personne; mais je viens de rencontrer sur l'escalier un commissionnaire qui porte des effets sur lesquels j'ai vu le nom de Mazerol.

UN DOMESTIQUE.

Par ici, par ici.

MADAME SURVAL.

Tenez, le voici.

GASPARD, *au domestique.*

Aidez-moi, car c'est lourd, et je viens de loin.

*Il dépose les effets.*

MADAME SURVAL, *à Gaspard.*

C'est M. Mazerol qui t'envoie ici, mon ami?

GASPARD.

Non, Madame, c'est un autre... un gros qui m'a rencontré dans la rue... il m'a dit comme ça : viens avec moi... Je l'ai suivi, et v'là - t - il pas qu'il me mène à l'hôtel d'Haïti, oùs que j'avais été hier matin... Pour lors, il prend une petite lettre dans sa poche et il dit au maître de l'hôtel : M. Latour, dit-il, v'là une lettre de M. Mazerol, je viens prendre ses effets... L'autre

s'est mis tout de suite à lire la lettre et a remis les effets... Les v'là tous, hormis pourtant le portefeuille, que ce gros a mis dans sa poche :

MADAME SURVAL.

Et l'on t'a dit de venir ici ?

GASPARD.

Oui, Madame, et je suis venu. Mais c'est singulier, il me semble que ce gros-là est le même qui m'avait donné une lettre encore pour l'hôtel d'Haïti... C'était Charles Mazerol qui l'avait écrite.

AGATHE.

Fort bien, fort bien ; êtes-vous payé, mon ami ?

GASPARD.

Ce n'était pas les mêmes cheveux, v'là tout... Mais c'était les mêmes yeux, la même bouche, le même nez, les mêmes...

DELAUNAI.

Assez, assez, mon garçon ; Mademoiselle te demande si tu es payé.

GASPARD.

Je suis payé... si vous voulez... Hier il m'avait donné quarante sous pour la petite lettre, et aujourd'hui il ne me donne que vingt-cinq sous pour ça... et ce n'est pas une malle de perruquier que celle-là, vous pouvez vous en vanter.

LE DOMESTIQUE.

Allons, n'importune pas, va, va.

GASPARD.

Si ce n'est pas le même, ils se ressemblent fameusement alors. (*Voyant entrer Alexandre.*) V'là encore le gros. (*Le domestique l'entraîne.*)

## SCÈNE V.

DELAUNAI, MADAME SURVAL, AGATHE,  
JULES ET ALEXANDRE.

JULES, *bas à Alexandre.*

Du monde ici!

AGATHE.

On vient d'apporter ceci, vous savez sans doute ce que c'est.

JULES.

Quoi!...

AGATHE.

Ces malles, ces effets.

ALEXANDRE.

Ah!... je sais, je sais... (*brusquement.*) Eh bien! qu'en voulez-vous conclure?

AGATHE.

Mais que M. Mazerol vient loger chez vous.

ALEXANDRE.

Vous vous trompez! M. Mazerol est parti; et il me les adresse pour que je les lui envoie; voilà tout.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARLES, UN JOCKEI.

UN JOCKEI, *annonçant.*

Monsieur Mazerol.

CHARLES.

Mesdames et Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

MADAME SURVAL.

Qu'est-ce qu'on nous disait donc, que vous étiez parti?

CHARLES.

Qui disait cela?

MADAME SURVAL.

Ces Messieurs.

CHARLES.

Ah! ah!... non, je ne suis pas encore parti.

AGATHE.

Vos effets, qu'on vient d'apporter...

CHARLES, *les regardant.*

On vient d'apporter... mes effets... qu'on ne les serre pas, je vais les faire remporter tout-à-l'heure.

ALEXANDRE, *bas à Jules.*

Que nous veut donc cet homme ?

CHARLES.

Messieurs, j'ai quelque chose à vous communiquer ; ces dames voudront bien permettre...

MADAME SURVAL.

Nous ne voulons pas vous gêner, Messieurs ; venez ma chère Agathe... ils vont sans doute parler du testament.

*Charles baise la main de madame Surval, et reconduit ces dames.*DELAUNAI, *après avoir salué Jules et Alexandre, à Charles.*

Monsieur...

CHARLES, *avec insolence.*

Monsieur, c'est moi qui suis le vôtre.

## SCÈNE VII.

ALEXANDRE, CHARLES, JULES,

*Charles sonne, deux valets entrent.*

CHARLES.

Des sièges, une table ; tout ce qu'il faut pour écrire ; maintenant prenez ceci, (*montrant les effets.*) et portez-le à l'adresse que je vais vous donner.

JULES.

Je ne conçois rien à la conduite de cet homme.

ALEXANDRE.

Il agit en maître.

JULES.

Malgré moi je tremble.

ALEXANDRE.

Attendons...

CHARLES, *écrivant l'adresse,*Là! (*donnant de l'argent aux domestiques, qui restent interdits.*) Voilà pour vous, ces Messieurs le permettent.

ALEXANDRE.

Mais, Monsieur, Monsieur.

CHARLES, *s'approchant d'Alexandre, et lui passant un doigt dans la boutonnière.*

Est-ce que vous voulez garder les effets de M. Mazerol? quel intérêt y avez-vous?

ALEXANDRE.

Aucun, aucun.

JULES.

Il sait tout.

CHARLES, *aux domestiques.*

Allez.

*Ils sortent, emportant les effets.*CHARLES, *assis.*Messieurs, asseyez-vous. (*Ils s'asseyent étonnés.*)  
Commençons par établir un fait; vous êtes deux, je suis seul: mais en cas de besoin, (*il ouvre sa redingote, et montre deux paires de pistolets à sa ceinture.*) voilà qui rendrait toutes choses égales.*Jules et Alexandre font un mouvement.*

ALEXANDRE.

Monsieur, voudriez-vous...

CHARLES.

Je ne veux que vous parler d'une affaire qui nous intéresse tous... Vous avez loué, sous le nom de Robert, une maison située rue Sainte-Hyacinthe, n° 104.

JULES.

Quoi!

ALEXANDRE.

Ciel!

CHARLES.

Vous y avez appelé M. Mazerol.

ALEXANDRE.

Qui dit cela?

JULES.

C'est faux.

CHARLES.

C'est vrai. Il s'est rendu avec confiance à votre invitation, et dès que la porte a été refermée sur lui, vous l'avez assassiné.

JULES, *se levant.*

Nous!

ALEXANDRE, *de même.*

Monsieur...

CHARLES, *les faisant rasseoir, et d'une voix terrible.*

Vous l'avez assassiné!!! (*Jules et Alexandre restent atterés.*) Voulez-vous que je vous dise maintenant dans quel intérêt vous avez commis ce crime? Mazerol apportait un testament dans lequel votre père, rendant à la jeune Agathe son état et son nom, lui assignait la plus grande partie de cette succession, que vous vous êtes déjà partagée; je suis bien informé, n'est-ce pas? mais ce n'est pas tout. Je sais par quels moyens vous êtes arrivés à votre but: je suis Charles, l'écrivain public.

ALEXANDRE.

Ah!!!



CHARLES, *continuant.*

Je sais quels moyens vous avez employés pour cacher votre crime ; je suis le maçon qui est descendu avec vous dans la citerne.

JULES.

Vous!!!... Je presentais bien...

CHARLES.

Oui, mais vous avez commis un crime inutile ; ces biens que vous avez dérobés à votre sœur, lui seront rendus. Je vous demande sa main, et vous allez vous engager pour un tiers de la succession de votre père.

ALEXANDRE.

Monsieur, vous donner notre sœur !

CHARLES.

Craignez-vous que je vous déshonore ? aimez-vous mieux que j'aie instruire la justice des faits et gestes de Messieurs ses frères ?... écrivez... Mais un moment : il faut que les choses soient faites régulièrement, prenez ce papier timbré... Oh ! je suis homme de précaution. (*ils prennent tous deux la plume ; Charles se promène avec une aisance affectée.*) On s'imagine qu'on peut commettre des crimes impunément ; cela ne se peut pas, on est toujours découvert. Une maison inhabitée, une citerne, de l'eau qui recouvre un cadavre, on croit que tout est dit... (*avec force.*) Non ! non ! et vous êtes bien heureux que je sois le seul dépositaire d'un pareil secret. Vous pouvez être sûr du moins que je n'en ferai point usage sans nécessité. (*s'arrêtant, et d'un ton très naturel.*) A combien s'élève la succession de Monsieur votre père ?... Ne me trompez pas !

ALEXANDRE.

Mais, Monsieur...

CHARLES.

Ah! vous avez oublié, n'est-ce pas!... Il y a ici un intendant, un gérant en état de répondre; il faut l'appeler.

*Il va pour mettre la main sur le cordon d'une sonnette.*

JULES.

De grâce, ne sonnez pas?

CHARLES.

Parlez donc.

ALEXANDRE.

Eh bien! nous avons recueilli près de...

JULES.

Six millions.

CHARLES.

Six millions! peste, joli denier, ma foi!... le compte est facile à faire; le tiers de six est de deux; nous sommes trois, c'est chacun deux millions, et vous en êtes quitte à bon marché; les intentions de votre père, à l'égard de mademoiselle Agathe, étaient plus libérales, vous le savez. Son testament, vous l'avez détruit... Cent mille livres de rente en ménage, ce n'est déjà pas tant; il faut savoir se contenter, avec de l'industrie comme j'en ai, j'en saurai tirer quelque chose de plus. Vous avez fini? (*Jules et Alexandre lui remettent chacun un papier.*) J'ai couru quelques risques en faisant ce personnage de maçon, n'est-ce pas? mais voilà où j'en voulais venir, et je m'y suis décidé... Ah! diable! vous avez fait ces reconnaissances au nom de Mazerol... vous savez que ce n'est pas le mien, et je n'entends pas le garder.

ALEXANDRE.

Oh! gardez-le, nous vous en supplions.

CHARLES.

A quoi bon?

JULES.

Vous ne comprenez pas ?

CHARLES.

Oui ; je comprends.

ALEXANDRE.

D'ailleurs, il n'y a point de dangers pour vous ; la famille de M. Mazerol est éteinte, il n'est connu ici de personne, si ce n'est de madame Surval qui s'imagine même retrouver en vous des traits...

CHARLES.

A la bonne heure ; et d'ailleurs, je ne tarderai pas à prendre un nom de terre ; mais vous me donnerez tous les renseignements dont j'aurai besoin pour soutenir mon personnage.

JULES.

Oh ! tous ! nous avons autant d'intérêt que vous...

CHARLES.

Autant ? vous en avez plus ; mais j'y consens. Adieu ; je me doutais bien que nous nous entendrions.... J'ai vu en passant un hôtel qui peut convenir à une fortune de cent mille livres de rente, je vais le retenir. J'aurai l'honneur de vous y recevoir. (*il va pour sortir.*) Ah ! j'oubliais, je n'ai pas d'argent ; hier encore, pauvre écrivain public et maçon... prêtez-moi quelques rouleaux ; (*à Alexandre.*) je sais que vous en avez, économe que vous êtes.

ALEXANDRE, ouvrant le tiroir d'un secrétaire.

Prenez.

CHARLES.

Ah ! de l'or ! on a raison de dire que cela réjouit la vue. (*il en prend deux poignées.*) c'est assez ; je vous dirai le compte. (*il laisse tomber quelques pièces que les autres veulent ramasser ; il sonne.*) Laissez,

laissez pour vos gens , il est bon que Mazerol leur paie sa bienvenue. (*un domestique paraît.*) Fais-moi approcher une voiture de place ; et tu chercheras là , il y a quelques pièces que tu partageras avec tes camarades.

LE DOMESTIQUE.

Merci, Monsieur.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADAME SURVAL, AGATHE.

MADAME SURVAL.

Vous avez terminé votre conférence, Messieurs? (*bas à Charles.*) Êtes-vous content ?

CHARLES, *de même.*

Parfaitement. (*à Agathe, avec galanterie.*) Mademoiselle, nous avons parlé, Messieurs vos frères et moi, d'un projet qui aura besoin de votre approbation.

MADAME SURVAL, *bas.*

Qu'est-ce que c'est ?

CHARLES, *de même.*

Je vous dirai cela.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Charles.*

Monsieur, votre voiture attend. (*à Alexandre.*) Des gens de la campagne demandent à vous parler, ils disent qu'il y a ici quelqu'un à qui ils ont affaire.

ALEXANDRE.

Faites entrer.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, DOURDAN PÈRE, JULIENNE.

DOURDAN PÈRE, à *Alexandre*.

Monsieur, excusez la liberté que nous avons prise ; un commissionnaire qui sort d'ici nous a dit que nous trouverions...

JULIENNE, *courant à Charles*.

Eh ! le voilà ! le voilà !

CHARLES, à *part*.

Oh ! mon père !.. diable ! (*allant à lui, bas*.) Ne me nommez pas, vous me perdriez ! (*aux autres*.) Ce sont de bonnes gens qui viennent... d'un village...

MADAME SURVAL.

Où est située votre terre.

CHARLES.

Oui, ma terre... (*à son père*.) Que je suis heureux de vous revoir, venez, venez, nous allons nous entretenir ailleurs. *Il va pour sortir.*

LE DOMESTIQUE, *rentrant*.

Un soldat, une ordonnance qui se dit envoyé de...

JULES ET ALEXANDRE, *avec effroi*.

Une ordonnance !

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, UN SOLDAT D'ORDONNANCE.

LE SOLDAT, *après avoir salué*.

M. Mazerol ?

*Court silence.*

CHARLES, *d'une voix ferme*.

C'est moi.

DOURDAN PÈRE, à *part*.

Lui !

JULIENNE, *de même.*

Que dit-il? *Le soldat lui remet un paquet cacheté.*

CHARLES, *après l'avoir lu.*

Un ordre de me rendre chez le ministre.

MADAME SURVAL.

Il s'agit sans doute de récompenser vos services.

CHARLES.

Mes services...

ALEXANDRE, *bas.*

Ceux qu'on doit à Mazerol, en Amérique... Nous vous mettrons au fait de tout.

CHARLES.

Bien. Il suffit.

DOURDAN PÈRE.

Que signifie?...

CHARLES.

Venez, venez.

*Il l'entraîne ainsi que Julienne.*

FIN DU SECOND ACTE.



## ACTE TROISIÈME.

*Le théâtre représente un riche cabinet.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, ALEXANDRE.

*Un domestique les précède.*

ALEXANDRE.

Quel luxe! quel train de maison! des gens! une livrée!... Cet homme porte sa fortune comme s'il y était habitué.

JULES.

Il nous fait faire antichambre.

ALEXANDRE.

Je me défie de lui... il nous compromettra.

JULES.

J'en ai peur ; avoir refusé cet emploi , ces honneurs qu'on accordait aux services de Mazerol...

ALEXANDRE.

Et ce nom qu'il ne veut pas prendre au contrat.

JULES.

Dans quel embarras il nous met vis-à-vis de madame Surval , de notre sœur même...

ALEXANDRE.

Ecoutez-moi, Jules... notre position devient terrible ; les inconcevables scrupules de cet homme nous perdront infailliblement. (*après un grand temps.*) Nous avons eu le courage de commettre un premier crime...

JULES.

Quoi?...

ALEXANDRE.

Silence ! le voici.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES.

Pardon , Messieurs , je vous ai fait un peu attendre ; mais en revenant de chez le Ministre , j'ai rencontré mon intendant , ces gens-là vous persécutent... des comptes, des mémoires... vous savez cela comme moi... Eh bien ! de quoi s'agit-il ?

JULES.

Mais du refus que vous faites de prendre le nom de Mazerol à ce contrat.

CHARLES.

Oh! ne parlons pas de cela; je vous ai fait part de mes intentions à cet égard; il est bon que vous sachiez que quand j'ai pris un parti, jamais je ne reviens. Que diable! je ne veux pas que mademoiselle votre sœur n'ait en moi qu'un époux pseudonyme; c'est comme cet emploi, ces décorations que vous me conseilliez d'accepter: voyez-vous, Messieurs, ce sont de ces choses qu'il faut posséder légalement et loyalement; j'ai des principes arrêtés sur tout cela. Un ruban fait très bien à la boutonnière; mais, selon moi, il vaudrait encore mieux le mériter sans l'avoir, que l'avoir sans le mériter; ainsi tout est dit. Vous savez que j'ai mis le nom de Mazerol au bas d'une lettre... ce matin, en causant avec mon avocat, je lui ai tiré adroitement deux mots de consultation... sans me nommer... comme vous l'imaginez bien... son avis ne laisse pas que de m'inquiéter.

ALEXANDRE.

Vous êtes bien timide...

CHARLES.

Je n'ai pas votre... à-plomb. Enfin, voilà ma fortune faite... elle m'a coûté assez de peine; je veux en jouir tranquillement.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur de Latour.

ALEXANDRE.

Latour! (*à Charles.*) Serait-ce le maître de l'hôtel d'Haïti? on m'en a parlé comme d'un homme suspect; je ne veux pas paraître à ses yeux, venez.



JULES, à Charles.

Nous passons au salon; nous y attendrons ces dames.

CHARLES.

Allez, allez, Messieurs; mon notaire est mandé : il ne tardera pas à venir.

## SCÈNE IV.

CHARLES, LATOUR.

LATOURE.

Je désire parler à M. Mazerol; je suis le maître de l'hôtel d'Haïti, où il est descendu en arrivant à Paris.

CHARLES, à part.

Hôtel d'Haïti, Latour... (*haut.*) Eh bien! Monsieur, que voulez-vous?

LATOURE.

On m'avait dit que je trouverais M. Mazerol dans cet appartement.

CHARLES.

Dites toujours ce que vous lui voulez.

LATOURE.

C'est à lui-même qu'il faut que je parle, Monsieur.

CHARLES, à part.

Quelle est son intention? (*haut.*) Il n'est pas visible.

LATOURE.

Cependant...

CHARLES.

Vous pouvez me dire ce dont il s'agit... je suis son homme de confiance... un second lui-même.

LATOURE.

Eh bien! Monsieur, j'ai reçu de M. Mazerol une lettre par laquelle il me dit de remettre ses effets à un tiers, en m'annonçant son départ. Il paraît cependant qu'il est resté, je souhaitais...

CHARLES.

Avez-vous encore cette lettre ?

LATOUR, *la tirant de sa poche.*

La voilà.

CHARLES, *s'en emparant.*Ah ! (*après l'avoir ouverte.*) C'est bien cela.*Il la met dans sa poche.*

LATOUR.

Que faites-vous, Monsieur ? que faites-vous ?

CHARLES.

Ne craignez rien, mon cher, elle sera remise à qui de droit.

LATOUR.

Mais enfin...

CHARLES.

J'irai vous la reporter. (*il cherche à l'éconduire.*)  
Enchanté d'avoir fait votre connaissance.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME SURVAL, AGATHE.

MADAME SURVAL.

Nous nous sommes fait attendre, mon cher Mazerol.

CHARLES, *à part.*

Bon ! elle arrive à merveille !

LATOUR, *à lui-même.*Mazerol ! (*haut.*) Ah ! vous vous nommez Mazerol ?  
Je pense bien qu'il serait inutile de vous demander ma lettre. Adieu, Monsieur.

CHARLES.

De tout mon cœur.

LATOUR, *à part, en sortant.*

Je sais ce qu'il me reste à faire.

## SCÈNE VI.

CHARLES, AGATHE, MADAME SURVAL.

CHARLES, *déchirant la lettre.*

Maintenant je n'ai plus aucune crainte.

MADAME SURVAL.

Que veut donc cet homme ?

CHARLES.

Rien, rien... un original. Messieurs vos frères sont au salon, Mademoiselle ; ayez la bonté de vous y rendre. Mes ordres sont donnés ; nos équipages s'appêtent ; nous nous acheminerons bientôt vers le lieu où doit s'accomplir mon bonheur. A l'approche d'un moment si fortuné, je désirerais vous voir un peu moins triste.

AGATHE.

Monsieur...

CHARLES.

Vous avez daigné recevoir mes présents. Je ne me flatte pas que vous les ayez tous trouvés dignes de vous. (*il tire de sa poche une boîte à portrait.*) En voici un que j'ai réservé pour cet instant solennel, et qui, je n'en doute pas, vous sera plus agréable que les autres.

AGATHE.

Je ne crois pas...

CHARLES.

Jetez les yeux sur cette miniature.

AGATHE.

Mon père ! mon père ! Madame !

*Elle saisit le portrait.*

MADAME SURVAL.

En effet, je reconnais ce portrait ; il le fit faire quelque temps avant son départ.

AGATHE, à Charles.

Oh ! oui, Monsieur, ce présent m'est bien cher !

MADAME SURVAL, l'emmenant.

Allons trouver vos frères.

## SCÈNE VII.

CHARLES, seul.

Me voilà donc riche, considéré, flatté... demain l'époux d'une femme charmante... Toute mon ambition surpassée!... J'aurais cru... Ce n'est pas encore là tout-à-fait le bonheur... Un homme né pauvre et dans une classe obscure, ne passe pas impunément à une situation brillante... De fâcheux antécédens... une parenté... qui subsiste toujours, malgré qu'on en ait... Mon vieux père... ancien soldat, dont la sévère probité désapprouve tout cela, et qui, malade, n'a pu encore retourner à son village... Et cette Julienne... si bonne fille... et que j'ai aimée... qui m'aime encore... (avec agitation.) Mille tourmens, mille inquiétudes!... (souriant.) Depuis que je suis heureux... je ne dors plus. Et il faut que je paraisse content.

## SCÈNE VIII.

CHARLES, DELAUNAI, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Delaunai.

CHARLES.

Que me veut-il ? (à lui-même.) Je ne l'ai pas invité... (au domestique.) Qu'il entre.

Le domestique fait signe à Delaunai ; celui-ci paraît.

DELAUNAI.

J'ai osé me flatter, Monsieur, que vous voudriez bien m'accorder un instant d'entretien.

CHARLES.

A quel sujet , Monsieur ?

DELAUNAI.

Je suis instruit que MM. Fauligny doivent régler aujourd'hui avec vous les préliminaires d'un mariage...

CHARLES.

Je vous entends... Est-ce mademoiselle de Fauligny qui vous envoie ?

DELAUNAI.

Non , Monsieur ; mademoiselle de Fauligny sait trop ce qu'elle se doit pour qu'on puisse la soupçonner d'avoir autorisé une telle démarche. Ne voyez en moi , je vous prie , qu'un galant homme qui vient s'ouvrir à un autre. J'aime mademoiselle de Fauligny , Monsieur , et je ne dois pas vous cacher que je crois être aimé d'elle.

CHARLES.

Aimé d'elle , Monsieur ! Pensez-vous aux conséquences que pourrait avoir un pareil aveu ?

DELAUNAI.

Quelles conséquences ?... Vous avez , Monsieur , le cœur trop bien placé pour donner une odieuse interprétation à mes paroles , et leur prêter un sens qu'elles ne sauraient avoir... Mais , Monsieur , vous n'avez vu cette jeune personne que depuis quelques jours...

CHARLES , *l'interrompant.*

Eh ! en faut-il davantage pour l'aimer ?

DELAUNAI.

Sans doute , il n'en faut pas tant pour être séduit par sa beauté ; mais moi qui la connais depuis deux ans , et qui ai pu apprécier les rares qualités de son ame , sa douceur , sa bonté , la noblesse de ses senti-

mens, enfin toutes les vertus dont elle est ornée!... Si vous abusez cruellement des avantages de votre position, si vous êtes inflexible à mes prières, à mes larmes, si vous n'avez pitié d'un homme qui n'avait rien à se reprocher envers vous et qui attendait tout de votre présence, vous me mettez au désespoir, vous faites mon malheur et le sien... oui, Monsieur, oui, le sien!... Je vous l'ai dit, je vous le répète, je l'aime, j'en suis aimé. Vous pouvez la contraindre à vous donner sa main, mais vous n'aurez jamais son cœur!

CHARLES.

Je suis sûr, Monsieur, que vous vous abusez; et votre erreur n'est pas pour moi un motif de vous céder la main de mademoiselle de Fauligny.

DELAUNAI.

Monsieur, j'ai cru que pour un homme d'honneur, le motif était suffisant.

CHARLES.

Monsieur, votre intention est-elle de compromettre mademoiselle de Fauligny? Vos discours me le feraient croire...

DELAUNAI.

Arrêtez, Monsieur, je rougirais de vous comprendre, je croyais m'adresser ici à un homme capable de sentir et de s'exprimer noblement.

CHARLES.

Vous m'insultez, Monsieur...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME SURVAL.

MADAME SURVAL.

Vous ici, M. Delaunai? (*un moment de silence.*)  
Qu'y a-t-il donc?

CHARLES.

Je ne sais, Madame... Monsieur se permet une démarche... fort singulière. J'aime à croire qu'elle n'était pas concertée... Mais... à l'entendre... il aurait des droits... On ne songe pas qu'un mot irréfléchi peut compromettre la réputation et tout l'avenir d'une femme.

DELAUNAI.

Monsieur, encore une fois...

MADAME SURVAL.

Je ne vous comprends pas.

CHARLES.

Céder une femme qu'on aime, c'est un effort dont une âme généreuse peut être capable... Mais tout le monde n'est pas digne d'un si grand sacrifice.

DELAUNAI.

Monsieur!...

CHARLES.

Monsieur, Monsieur... Je sais ce que je dis... Mademoiselle de Fauligny, élevée par Messieurs ses frères, a vu le monde, le grand monde. Il lui faut un mari qui ne la fasse pas descendre de cette brillante position.

MADAME SURVAL.

Mais quelle est donc votre fortune, à vous qui parlez tant! trente mille livres de rente, et une place honorifique.

CHARLES, *prenant son portefeuille.*

Trente mille livres de rente... et deux millions hypothéqués sur de bons biens au soleil.

MADAME SURVAL.

Deux millions?...

CHARLES.

Voyez vous-même, je n'avance rien que je ne prouve.

MADAME SURVAL, *lisant.*

Jules de Fauligny, et Alexandre...

CHARLES.

De Fauligny. Sont-cé là des effets douteux ?

MADAME SURVAL.

A la bonne heure... mais il n'est pas défendu à une femme d'enrichir l'homme qu'elle aime ; Agathe aura de la fortune ; le testament que vous apportez...

CHARLES.

Le testament ! nous y voilà !... qui vous a mis cette chimère-là dans la tête ?... le testament... il n'y en a pas, Madame, de testament, il n'y en a pas.

MADAME SURVAL.

Comment ! que dites-vous ?

DELAUNAI.

N'allez pas plus loin, Madame ; cent mille francs de rente sur les biens de MM. de Fauligny, tandis que mademoiselle Agathe, sans fortune, sans état, est en quelque sorte rejetée de sa famille... je crains d'en avoir trop vu, je me retire ; adieu, Madame.

CHARLES, *hors de lui.*

Restez. Que prétendez-vous, par ces réticences injurieuses ? je ne suis pas fait pour les souffrir, et vous m'en rendrez raison.

DELAUNAI.

Non ! non, Monsieur ; je ne vous ferai pas tant d'honneur ; peut-être devrais-je réprimer ces vaines menaces d'un spadassin : mais je dois me respecter avant tout ; je vous connais, je vous laisse.

CHARLES, *sautant sur une épée.*

Insolent ! *Delaunai se retourne avec calme.*



MADAME SURVAL *l'arrêtant.*

Mazerol! quel emportement! au nom du ciel...

*Julienne paraît au fond; Charles s'arrête; Desau-  
nai sort.*

CHARLES, *à part.*

Julienne! ciel!... (*à madame Surval.*) Vous avez raison, Madame..., cette colère est insensée, un peu de solitude me calmera, ayez la bonté de me laisser un moment, je vous prie.

MADAME SURVAL, *à part.*

Je m'étais bien trompée sur le compte de cet homme-là.

*Elle sort.*

## SCÈNE X,

CHARLES, JULIENNE.

CHARLES.

Comment! c'est toi! qui t'amène? nous étions convenus que tu ne paraîtrais pas ici?

JULIENNE.

Oh! je ne l'avais pas oublié; mais, Charles, Charles, il faut absolument que je vous apprenne ce qui se passe. Votre père...

CHARLES.

Eh bien! mon père!... serait-il plus malade?

JULIENNE.

Non, au contraire, et grâce aux bons soins que vous lui faites donner, il se trouve même beaucoup mieux. Mais il n'est pas content de vous; vous ne venez pas le voir; Charles, cette ingratitude le blesse, et le bon dieu qu'il faut offenser à chaque instant par les mensonges que nous faisons à cause de vous. Le nom du pauvre cher homme que vous ne voulez plus porter...

Il menaçait ce matin de venir ici vous en faire honte devant tout le monde ; j'ai eu bien de la peine à l'empêcher.

CHARLES, *à part.*

Diable d'idée ! il ne manquerait plus que cela !

JULIENNE,

Ah ! Charles, c'est votre bonheur aussi bien que le nôtre que vous rebutez. Dès que nous avons eu fait ce petit héritage, nous avons tout de suite pensé à vous : il y a bien loin, Charles, de Mauzé ici ; eh bien, nous nous sommes dits : allons le trouver ; ce n'est rien que du chemin à faire pour voir ceux qu'on aime ; il se plaint de son sort, nous le consolerons, nous partagerons avec lui, nous l'emmènerons de cette grande ville, où il dit si bien lui-même qu'on n'avance à rien, quand on n'a que de l'honnêteté et de la droiture. Oh ! les doux projets que nous formions en chemin ! cette chaumière qu'on devait agrandir à votre intention... (*pleurant.*) Et... Charles... les idées que votre mère avait eues en mourant... votre mère, la propre sœur de la mienne... Vous pleurez aussi.

CHARLES, *ému, la pressant sur son cœur.*

Julienne !

JULIENNE, *d'un ton plus animé.*

Charles ! vous vous en souvenez : « Ils sont de la même souche, dit-elle ; je veux qu'on les marie ensemble... » Le même jour, vous m'avez donné cet anneau, qui vous venait d'elle.

CHARLES, *lui prend la main avec émotion.*

Oui, l'anneau de ma mère

JULIENNE.

Et vous êtes parti, et il a fallu venir vous rejoindre.

dré... (*sanglotant.*) et nous vous avons trouvé riche; voilà notre malheur à tous.

CHARLES.

Pauvre fille!... elle a raison, me voilà tout troublé; qu'un homme vienne vous heurter, on a de la force pour... mais une femme! quel empire elle exerce!.. sur moi, du moins... sa voix va là... elle vous pénètre... c'est un charme auquel mon cœur ne peut jamais résister... une femme! une femme!... (*retournant à Julienne.*) Julienne!... mon enfant, retourne auprès de mon père, compte sur moi; il va mieux, dis-tu... détourne-le de venir ici, il me perdrait... tu ne le veux pas?

JULIENNE.

Oh! vous le savez bien.

CHARLES.

Oui, je sais combien tu es bonne... Va, te dis-je..... j'irai le voir... Je m'occupe de votre bonheur plus que vous ne pensez... J'approuve les projets que vous formez; mais hâtez-vous de quitter ce Paris que vous avez si bien jugé; embellissez, agrandissez votre demeure...

JULIENNE, *avec joie.*

Quoi! vous y viendriez!

CHARLES.

Oui, oui, j'irai vous consacrer tous les instans dont je pourrai disposer... (*lui donnant une bourse.*) tiens, Julienne, prends.

JULIENNE.

De l'or!...

CHARLES.

Vous en aurez besoin, et je ne me bornerai pas là.

JULIENNE.

Mais...

CHARLES.

Prends , prends.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, DOURDAN PÈRE.

DOURDAN PÈRE *en dehors.*

Ne m'arrêtez pas , je veux lui parler.

CHARLES.

Ciel! mon père!...

DOURDAN PÈRE.

Oui , c'est moi , c'est un père qui a l'audace de paraître devant son fils ! Mais non , misérable , tu ne l'es pas ! un fils qui aime son père et qui le sait malade à quelques pas de lui , ne l'abandonne pas à des mains étrangères !

CHARLES.

Je... je...

DOURDAN PÈRE.

Ne cherche point d'excuses... Mais ce sont peut-être des reproches que tu veux m'adresser ! J'ai tort , sans doute , et mes prétentions sont mal fondées. Va , je ne te demandais rien que tu ne me doives bien légitimement. Il y avait long-temps que j'avais avancé à ton enfance ce que j'attendais pour ma vieillesse... Que de fois , après de laborieuses journées , qui me rendaient le repos de la nuit nécessaire , j'ai veillé pour te prodiguer des soins que je n'ai pas reçus de toi ! Que de fois , quand tes cris de douleur se faisaient entendre au milieu de la nuit , ces bras épuisés de fatigue , t'ont servi de berceau !... Qui m'eût dit que ce pauvre enfant qui excitait en moi des sentimens si tendres , serait un jour cet ingrat qui me repousse ?

CHARLES.

Moi vous repousser!

DOURDAN PÈRE.

Que fais-tu donc?... Crois-tu que je sois venu ici seulement pour me plaindre? Non! je ne veux plus que tes valets insolens me fassent attendre à ta porte; j'ai honte de me prêter à des mensonges indignes d'un honnête homme. Enfin je veux savoir de toi si tu rougis toujours de porter le nom de ton père?

CHARLES.

Je le reprendrai bientôt, n'en doutez pas. Des circonstances impérieuses s'opposent seules encore à vos justes désirs; mais dans peu de temps vous serez satisfait : alors j'irai vous voir, heureux de pouvoir vous enrichir, et de contribuer au bien-être de votre vieillesse.

DOURDAN PÈRE.

Quelles sont donc les circonstances dont tu nous parles? Si elles étaient honorables, tu n'y mettrais pas tant de mystère. D'où te vient cette fortune si étonnante et si rapide? Peut-être l'as-tu déjà payée de ton honneur? Ce serait le coup de la mort pour ton vieux père qui a fait un long voyage, dans l'espoir de t'arracher au vice : ce serait tuer cette pauvre enfant qui pleure, qui t'aime, et que tu as indignement trompée.

JULIENNE.

Pardonnez-lui.

CHARLES, à voix basse.

Mon père!

DOURDAN PÈRE.

En est-il encore temps? renonce à ce vain étalage, partons ensemble, quittons à l'instant cet hôtel.

CHARLES.

Moi!... vous demandez l'impossible.

## L'ÉCRIVAIN PUBLIC,

DOURDAN PÈRE.

Charles Dourdan, veux-tu me suivre ?

CHARLES, *effrayé.*

Oh ! parlez bas ! si l'on vous entendait !...

DOURDAN PÈRE.

Je veux parler haut, je veux que l'on m'entende.

JULIENNE.

Songez qu'il est votre fils ! (*à Charles.*) N'offensez pas votre père !

DOURDAN PÈRE.

Tu as ici du monde, on vient de me le dire ; je vais entrer dans tes riches salons, me présenter à tes amis, et leur révéler tout ; ta naissance, ton vrai nom, ma douleur et ton ingratitude.

JULIENNE.

Un moment, un moment encore !

CHARLES.

Je connais votre fermeté, mais vous connaissez aussi la mienne ; si vous entrez dans ces appartemens, je saurai bien échapper à l'humiliation que vous me préparez. (*il ouvre une fenêtre.*) Cette fenêtre est élevée... faites un pas !...JULIENNE, *jette un cri.*

Ah !...

DOURDAN PÈRE, *après un court silence, et relevant  
Julienne.*

Partons, ma fille... toi, malheureux, je t'abandonne, et je te maudis !...

CHARLES.

Mon père !...

## SCÈNE XII.

CHARLES, *seul.*

Maudit !... c'est un mot... un mot cruel à entendre...

je l'ai mérité!... Comment me dégager des liens qui m'enlacent?... comment, lâche! en les brisant... tu as eu la force d'étouffer le cri de ta conscience et de t'associer en quelque sorte à un horrible forfait, et tu en manquerais quand il s'agit de redevenir honnête homme. Qui m'a imposé cette nécessité fatale? qui l'a décidé? rien, personne. Je serai ce que je voudrai et quand je voudrai. Aussi bien, cette jeune personne qui pleure, qu'on force à m'épouser; ces misérables qui m'ont enveloppé avec eux dans un atmosphère où l'on ne respire que le crime! tout cela me pèse et m'est odieux... J'étais mauvais fils, j'abandonnais l'amie de mon enfance, cette Julienne qui a toutes les qualités qui pouvaient faire mon bonheur; et pourquoi?... pour être riche... on est bien sot! Allons, une résolution forte; je ne sais rien faire à demi, si je me mets en tête de revenir au bien, ce sera de bonne foi, oui! Rejoignons mon père, qu'il sache tout, qu'il me pardonne... et que je ne sois plus maudit!

*Il sort en courant.*

*Le théâtre change, et représente un jardin.*

## SCÈNE XIII.

UN JARDINIER, puis UN DOMESTIQUE.

LE JARDINIER.

Des bouquets soignés; mon nouveau maître et sa future n'auront pas à se plaindre de leur jardinier... Ah! les v'là, sans doute; non, c' n'est qu'un domestique.

LE DOMESTIQUE.

Vite, mon ami, où est le concierge? où sont les gens de la maison?

LE JARDINIER.

Ils sont à la p'tite porte du parc , pour attendre l'arrivée de nos maîtres ; j' garde la maison.

LE DOMESTIQUE.

M. Mazerol ne vient pas par cette route-là.

LE JARDINIER.

Il vient par celle d'en bas ? elle est bonne !...

LE DOMESTIQUE.

Détestable ! aussi est-il arrivé un accident à la voiture , et je viens chercher du secours.

LE JARDINIER.

Justement le charron et le maréchal sont là , avec les autres , et toute la jeunesse du village , pour le salut des armes et les coups de fusils à feu. Mais qu'est-ce que c'est donc que ce M. Mazerol que vous dites ?

LE DOMESTIQUE.

Ton maître et le mien.

LE JARDINIER.

Mon maître ne s'appelle pas comme ça ; c'est Tournant... Dournant... plus ou moins ; le notaire qui a passé l'acte avant-hier me l'a dit. Mais qu'est-ce que c'est encore que ce monde-là.

## SCÈNE XIV.

LE JARDINIER, LATOUR, M. SIMON, GASPARD.

LATOUR.

Où est monsieur Mazerol , l'ami ?

LE JARDINIER.

Je n' sais pas ; on m'a déjà parlé de c' nom-là , mais je n' le connais pas.

LATOUR.

N'est-ce pas ainsi que se nomme ton maître ?



LE JARDINIER.

Non, il s'appelle... il s'appelle... n'importe. Vous allez l' voir, il va arriver dans un moment.

LATOUR.

J'ai été vite, dans l'espoir de le rejoindre en route ; je ne l'ai pas rencontré.

GASPARD.

Çà, oui, nous avons été vite ; çà file-t-il ces voitures d'osier ! vrrrr !

SIMON.

Du beau !

LE JARDINIER.

J' vois qu' vous êtes venu par la route d'en bas ; not' monde vient par l'autre côté, mais j' vous dis qu'ils vont bientôt v'nir ; attendez un peu.

*Il sort.*

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté* LE JARDINIER.

LATOUR.

Ah ! çà, Messieurs, vous savez pourquoi vous êtes requis ? Il s'agit de reconnaître cet homme. Le jour de sa disparition, Mazerol m'avait confié qu'il se rendait rue Sainte-Hyacinthe... mes recherches m'ont appris qu'on avait vu trois personnes entrer dans la maison louée, selon toutes les apparences, sous un nom supposé ; et qu'il n'en était sorti que deux. Vous reconnaissez, dites-vous, la personne qui vous a envoyé prendre les effets de M. Mazerol ?

GASPARD.

Pardine, si je le reconnaîtrais... un gros. Faudrait que j' le verrais, pourtant.

LATOUR.

Et c'est M. Mazerol lui-même qui les a reçus dans la maison où vous les avez portés ?

GASPARD.

Non, mais de d'puis, j' les ai vus apporter chez lui. J' le connais bien, peut-être, et M. Simon aussi.

SIMON.

Mais pas du tout ; je me tue de vous l' dire. Il est bien désagréable pour un homme établi...

GASPARD.

Mais vous savez bien, l'aut' fois, quand c' gros est v'nu pour faire écrire c' te lettre.

LATOUR.

Faire écrire une lettre?...

SIMON.

Je ne sais rien ; je connais Charles, l'écrivain public, voilà tout.

GASPARD.

Justement, Charles Mazerol, c'est c' qu'on vous dit.

LATOUR, *à lui-même.*

Il y a ici une confusion de noms, cela est évident.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE JARDINIER.

LE JARDINIER.

Les v'là, les v'là.

GASPARD.

Eh! oui.

LATOUR.

Il n'est pas temps... éloignons-nous, je vais me mettre en mesure.

GASPARD.

L' gros, l' gros qui y est aussi.

LATOURL

Eh ! mais... en effet, ... l'homme qui est venu chez moi. Éclaircissons tout cela ; ma mission me donne le droit de requérir la force armée ; venez, venez...

*Il sort avec Gaspard et Simon.*

## SCÈNE XVII.

LE JARDINIER, JULES, ALEXANDRE, MADAME SURVAL, AGATHE, SUITE.

MADAME SURVAL.

Bien, mes amis, bien, je vous remercie.

JULES, à *Alexandre*.

Il ne nous a pas suivis..... concevez-vous quelque chose à ce retard ?

ALEXANDRE, *bas*.

Il possède notre secret !...

JULES, *de même*.

S'il allait nous trahir !...

*On entend des coups de fusil.*

LE JARDINIER.

Eh ben ! eh ben !

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CHARLES, DOURDAN PÈRE, JULIENNE.

TOUS.

Vive not' maître !

CHARLES.

Mes amis, je ne suis rien ici.

TOUS.

Que signifie ?... que dit-il ?

CHARLES.

Je viens remplir un devoir sacré... Un instant encore,

mon père, et vous m'aurez rendu tout-à-fait votre estime. Monsieur le notaire, vous avez le contrat, ma signature manque à cet acte; eh bien, elle n'y sera pas apposée; mettez-vous là, je vous prie.

ALEXANDRE.

Comment?...

MADAME SURVAL.

Plait-il?

CHARLES.

Je vais faire beaucoup de peine à Mademoiselle, mais je ne l'épouse pas.

AGATHE.

Quoi! Monsieur...

CHARLES.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire; vous comprenez dès-lors qu'il est inutile que je signe cet acte... à moins que ce ne soit comme témoin.

ALEXANDRE.

Mais songez-vous?...

CHARLES, *bas.*

Songez à votre affaire, j'ai songé à la mienne. (*haut.*) Pour commencer par le plus important, (*à Agathe.*) pourriez-vous me dire les prénoms de M. Delaunai, Mademoiselle?

MADAME SURVAL.

Il se nomme, je crois, Paul-Ernest.

CHARLES.

Il faudrait être sûr...

AGATHE.

Oui, c'est ainsi...

CHARLES, *au notaire.*

Mettez, mettez. Quant aux intérêts... tout ce que j'apportais... au nom de Mademoiselle... et pour ne pas

perdre de temps, voici deux reconnaissances que vous allez corriger aussi, vous, Messieurs.

ALEXANDRE.

Nous ?

JULES.

Monsieur...

CHARLES.

Mademoiselle votre sœur à substituer... deux mots rayés, nuls, votre paraphe. Voilà tout.

JULES.

Songez donc, je vous en supplie...

ALEXANDRE.

Nous ne pouvons...

CHARLES.

Allons, allons, je suis pressé; ce n'est pas l'écrivain public qui le demande, c'est l'ouvrier de la citerne qui vous l'ordonne. (*Il fredonne la chanson.*) DES QUATRE PARTIES DU MONDE... (*ils obéissent.*) Prenez cela, Mademoiselle.

JULES, *bas à Alexandre.*

Quel peut être son dessein ?

ALEXANDRE.

Je m'y perds.

AGATHE.

Mais en vérité, Monsieur...

## SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, DELAUNAI.

CHARLES.

Ah! monsieur Delaunai, voilà ce qui s'appelle arriver à propos. Eh! venez donc! on a besoin de votre présence et de votre signature ici.

DELAUNAI.

Je ne devrais pas trahir un secret qui m'a été confié...

(il le prend à l'écart.) Une accusation capitale est sur le point d'être lancée contre vous; vous n'avez qu'un moment peut-être, mettez-le à profit, hâtez-vous de vous dérober...

CHARLES.

N'est-ce que cela? rassurez-vous... cependant, je vois que vous êtes généreux, et cela me fait plaisir... Signez ce contrat... Il s'indigne, Mesdames; expliquez-lui donc qu'il le peut sans se compromettre. (aux villageois.) Mes amis, voici vos véritables maîtres. (il indique Agathe et Delaunai.) Présentez-leur vos hommages, célébrez leur union.

*Les villageois s'avancent, présentent des bouquets, et masquent Jules et Alexandre aux yeux d'Agathe.*

JULES ET ALEXANDRE, bas à Charles.

Expliquez-nous donc pourquoi...

CHARLES.

Le crime ne peut rester caché; vous êtes découverts.

JULES ET ALEXANDRE.

Découverts!...

CHARLES.

Oui; voyez ce qu'il vous reste à faire.

JULES.

Oh! malheureux! que résoudre...

ALEXANDRE, l'entraînant.

Suivez-moi

DELAUNAI, à Charles.

Dites-moi donc quels motifs...

CHARLES.

C'est inutile : jouissez sans inquiétude d'un bonheur qui ne coûte rien à votre conscience; je suis heureux d'y contribuer, adieu. J'ai commis une imprudence, une faute peut-être, mais je crois l'avoir réparée... et

mon cœur est soulagé d'un grand poids. Mon père, Julienne, partons ; près de vous, je le sens, je serai plus heureux sous le chaume, que sous ces riches lambris qui n'étaient pas faits pour moi. *(aux autres.)* Adieu, adieu.

*Charles se dispose à sortir avec son père et Julienne ; on l'entoure, on est étonné ; des coups de feu se font entendre.*

CHARLES, *revenant sur le bord du théâtre.*

Les malheureux, seraient-ils déjà découverts ?

*Alexandre et Jules reviennent en fuyant.*

LATOUP, *les suivant.*

Toute résistance est inutile.

CHARLES, *à Delaunai.*

Ne demeurez pas en ces lieux ; emmenez votre épouse ; éloignez-vous de Paris, de la France entière ; qu'elle ne soit pas témoin des horribles scènes qui se préparent.

DELAUNAI.

Je ne vous comprends que trop, elle n'en est que plus intéressante à mes yeux.

*Les gardes arrêtent les deux frères, qui cherchent à entrer dans la coulisse.*

LATOUP.

Vous êtes mes prisonniers.

AGATHE.

Mes frères!...

DELAUNAI.

Chère Agathe!

MADAME SURVAL.

Qu'y a-t-il donc ?

LATOUP.

Charles Dourdan, il faut me suivre.

CHARLES.

Me voici.

DOURDAN PÈRE.

Mon fils! m'aurais-tu trompé?

JULIENNE.

Charles! Charles!

CHARLES.

Ne craignez rien, mon témoignage est nécessaire; (à son père.) mais votre nom ne sera pas flétri.

LATOUR, à Charles.

Obéissez!...

CHARLES.

Je suis à vous. (à Delaunai.) M. Delaunai, songez à votre épouse.

*On entraîne Jules et Alexandre; Charles est calme entre son père et Julienne; Madame Surval soutient Agathe évanouie; Delaunai s'empresse auprès d'elle en rassurant Charles du geste; tous les autres personnages forment différens groupes et expriment leur douleur et leur étonnement.*

## TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN.

BIBL. - CASANATENSE

157.478